

Le projet urbain: de la fragmentation à la recomposition

Elio Piroddi et Paolo Colarossi
Université La Sapienza
Via Chiusi 14
I - 00139 Rome
Italie

1. Introduction: vers la recomposition de la ville

La fragmentation de la ville moderne, de ses fonctions et de ses espaces est, d'une part, le produit de causes "naturelles" ou, mieux, physiologiques, relatives aux nécessités et aux modalités de croissance, mais aussi, d'autre part, le fruit d'une conception qui prétendait être totalisante et offrait donc un modèle global de la ville: l'approche fonctionnaliste, avec son bagage méthodologique et technique du classement des fonctions et de la spécialisation des espaces.

A l'échelle du territoire urbain, la fragmentation physiologique de la ville est certainement due, en grande partie, à la phase explosive de la croissance urbaine. Mais cette phase semble désormais dépassée. La ville européenne paraît aborder - et semble même avoir déjà abordé - une phase implosive (Piroddi, 1990).

L'explosion ou, en termes plus réalistes, la dilatation progressive, a fait perdre à la ville le grain, la densité, la compacité des tissus historiques. L'implosion devrait lui faire récupérer cette caractéristique, par des opérations de greffe d'un nouveau tissu pourvu essentiellement de ces mêmes qualités, greffe qui s'effectuerait dans les aires que la grande croissance résidentielle avait laissées de côté comme les poches d'une guerre éclair: aires désaffectées, zones dégradées ou à l'abandon, vides urbains. Il s'agirait d'opérations capables de transformer structurellement des zones urbaines, en introduisant de nouveaux pôles, de nouveaux centres-ville pourvus des qualités morphologiques et spatiales, demandées et réalisables aujourd'hui encore, dont étaient dotés les centres urbains du passé. Il s'agit d'un modèle de réaménagement structurel qui peut être défini comme *pluricentrisme distribué*. Dans ce sens, le cas de Rome est typique: une ville qui déjà, au cours de son histoire, s'est organisée selon une structure pluricentrique et qui, actuellement, peut regagner ce pluricentrisme à l'échelle la plus grande du territoire moderne, en secondant et en utilisant les caractéristiques de la morphologie naturelle pour déterminer l'articulation de la ville en parties pourvues d'une identité urbaine propre.

Le problème, donc, n'est pas seulement celui d'une recomposition conceptuelle de l'image fragmentée de la ville que nous a livrée le modèle fonctionnaliste; il est aussi et peut-être surtout celui des modalités d'établissement et des qualités morphologiques et spatiales de cet établissement. Le choix fondamental concerne le modèle de ville que l'on veut produire et en particulier le choix entre deux modèles de base que nous pourrions définir comme, d'une part, celui de la *ville sectorielle* ou ville fragmentée et, d'autre part, celui de la *ville intégrée* ou recomposée. La ville sectorielle est le résultat

de la spécialisation et de la sectorialisation des interventions, où les éléments forts de la structure urbaine sont, justement, spécialisés et assemblés essentiellement par des rapports d'accessibilité et, occasionnellement, de simple contiguïté.

La ville sectorielle est un ensemble de lots de grandes et moyennes dimensions reliés par un réseau de rues qui ne devient jamais "strada", c'est-à-dire lieu urbain. Chaque lot s'ajoute à l'autre par simple juxtaposition et le réseau est le couloir de service d'accès aux lots, les routes sont des voies de circulation où les bords sont les clôtures des différents lots. Edifices, services, équipements publics et privés, même les parcs, tout est conçu et construit à l'intérieur d'un lot et aucune intervention ne va au-delà de ces confins.

Les principales conditions requises par la ville intégrée pour reproduire les valeurs "permanentes" de la ville historique concernent: *la structure urbaine, les fonctions, l'espace public et le contexte*. La structure urbaine de la ville intégrée est, essentiellement, une structure en forme de tissu, dont les caractéristiques sont celles de la compacité, de la continuité, de la cohésion d'ensemble, de l'étroite relation spatiale entre édifices et aires publiques non bâties, de la forte articulation, de la complexité et de la variation interne qui requiert que les îlots et les édifices aient des dimensions restreintes. La structure en forme de tissu est formée à travers le projet par l'espace non bâti, qui est essentiellement un espace créé et délimité par les parois et les éléments naturels.

L'intégration des fonctions concerne non seulement les activités mais aussi les usages auxquels l'espace urbain est destiné; elle comporte une complexité typologique au niveau des édifices et de l'espace public. Mélange de fonctions, étroite contiguïté spatiale et superposition sont les critères généraux qui réclament la cohabitation d'activités directionnelles et commerciales, de services publics, d'équipements, de quotas d'habitation; il faut en outre réintégrer la complexité de la route comme lieu urbain, diversifier et articuler les places, et intégrer à la création de parcs une pluralité de fonctions d'intérêt public.

L'espace public (les routes, les parcours, les places, les jardins et les parcs publics) *est l'élément ordonnateur et structurant du tissu*, celui qui, à travers le placement et les séquences d'espaces de types différents, permet le contrôle de la cohésion de l'ensemble et l'articulation interne du tissu.

Le contexte compris soit comme site, c'est-à-dire comme une morphologie naturelle du terrain, y compris des éléments historiques et des structures physiques de la ville déjà existante, soit comme des usages et traditions bien établis, *conditionne et spécifie l'identité de la structure*, son appartenance à ce lieu déterminé, et les rapports de continuité avec les aires environnantes. Le rôle du contexte dans l'élaboration de l'intervention est important à deux points de vue: il concourt d'une manière décisive à souligner l'identité et, en définitive, la cohésion d'un "lieu" urbain spécifique et il permet de résoudre, du moins en partie et par des opérations purement conceptuelles, le problème de la "reproduction" de cette caractéristique fondamentale de la valeur attribuée à la ville historique qu'est la stratification temporelle des interventions. Le processus de stratification historique d'une aire urbaine peut être partiellement remplacé par un programme particulier de projet qui conserve et valorise soit les moindres souvenirs historiques présents sur les aires d'intervention possibles, soit la morphologie historique du lieu, les profils naturels du terrain, ainsi que la structure orographique et hydrographique lisible.

Pour conclure, on tentera de formuler quelques orientations d'ordre général; celles-ci doivent être entendues comme de nouvelles règles du "Projet urbain" servant à passer de la fragmentation à la recomposition de la ville et elles serviront d'hypothèses de recherche. Ces hypothèses apparaissent comme autant de conditions requises de la "ville intégrée"; elles ont été à la base d'une série d'expérimentations effectuées dans le cadre d'études de terrain s'intéressant à quelques cas concrets situés dans les zones périphériques de la ville de Rome. Cette démarche a permis d'approfondir un certain nombre d'aspects théoriques et appliqués, concernant les quatre hypothèses générales que nous allons traiter. Celles-ci doivent également être entendues comme conditions nécessaires à un projet de recomposition urbaine.

2. La structure urbaine: la récupération de l'idée de tissu

La continuité, la proximité des éléments qui constituent la ville (routes, places, lots, édifices, etc.), leur étroite connexion, leur complémentarité intrinsèque, identifient la "forme-tissu".

En général, le processus de croissance au sein d'une "forme-tissu" a progressé jusqu'aux premières décennies de ce siècle. Puis, graduellement, le tissu s'est effiloché, déchiré, dissous. L'exemple de Rome, avec ses images élémentaires, est très éloquent. Le tissu historique y apparaît comme embrouillé et compact; il est fortement dominé par la forme de l'espace urbain. Autour du centre historique le tissu se dilate de manière parfois irrégulière. Nous trouvons une forme grossièrement tissée dans des quartiers datant du début du siècle et des formes plus fines dans les quartiers plus récents. Par ailleurs, la dominante cesse d'être morphologique pour devenir typologique, à tel point que le fin tissu de quelques quartiers pré-modernes (Centocelle, Città Giardino) ne résulte pas d'une augmentation de la complexité de la structure mais bien d'une pulvérisation au niveau du type des bâtiments. En ce qui concerne un exemple plus récent (Tuscolano) on devrait presque parler de pseudo-tissu puisque la densité et la nature compacte de ce quartier sont dues presque exclusivement à une surexploitation du sol et qu'elles cachent un grand appauvrissement de la structure urbaine. Pourtant, même cet exemple fait partie des cas que nous devons examiner. Mais, à partir d'un moment donné, la dilatation du tissu augmente tellement rapidement qu'elle donne lieu à un effilochage, puis à une espèce d'explosion. On ne peut alors plus parler de tissu urbain. Et si nous examinons la vie dans ces quartiers, nous nous apercevons qu'ici le tissu des relations sociales est beaucoup plus lâche et primitif que celui trouvé dans les quartiers historiques. On peut situer les causes "techniques" de cette déchirure au niveau 1) des besoins croissants en espaces externes permettant soit de satisfaire les standards résidentiels (distance entre les édifices, espaces verts, services), soit l'inexorable demande en routes et en parkings; 2) d'une simplification typologique due à l'adoption de technologies lourdes; et 3) un usage inconsidéré du zoning qui a fini par agir comme facteur de désintégration de la structure urbaine.

Il semble qu'il soit possible de surmonter ces problèmes grâce à de nouveaux types d'intervention intégrée. Il faut flexibiliser les standards par un mix fonctionnel (résidence plus tertiaire) et donner priorité aux transports en commun plutôt qu'à la circulation privée. De toute façon, les technologies lourdes sont moins utilisées et la dimension moyenne des édifices diminue. Mais des facteurs d'ordre culturel se trouvent aussi à la source du phénomène.

Si l'apauvrissement et l'aplatissement de la ville ne peuvent être attribués entièrement aux architectes et aux urbanistes, il faut bien admettre qu'ils en sont en partie responsables. A notre avis, ils ont laissé se perdre l'idée de tissu. C'est précisément celle-ci qui doit être récupérée pour que les urbanistes soient en mesure d'offrir des formes permettant de régénérer la complexité urbaine.

La récupération de la forme-tissu implique une reformulation de la conception de l'*urban design* dans les écoles d'architecture et d'urbanisme, sur le plan de la recherche et jusque dans la pratique professionnelle. L'oeuvre de Mumford et d'autres historiens n'a pas réussi à sauver la "culture de la ville" et à empêcher que l'urbanisme moderne, au moment où il se dressait contre les conditions de vie dans la ville pré-moderne, évite d'éliminer l'enfant avec l'eau du bain. De nombreuses personnes ont adopté, sur le plan conceptuel, la fameuse phrase d'Alexander, "la ville n'est pas un arbre"; mais il n'a été que mal suivi sur le plan pratique et au niveau de l'éducation. Une grande partie des sujets relevant de l'*urban design* qui sont enseignés dans les écoles d'architecture et d'urbanisme sont encore abordés à coups de "lignes" et de "blocs"; il s'agit là d'une hypersimplification, résultant en une annulation de la forme urbaine typique de la culture moderne. Les professeurs, dont nous sommes, ont peine à se libérer de certains schémas mentaux. On pourrait penser qu'il s'agit simplement de sclérose mentale si l'on ne trouvait grand nombre de jeunes qui s'arment des mêmes instruments; ceci montre combien ces derniers sont profondément ancrés dans le subconscient.

Même si, parmi ces causes, quelques-unes semblent pouvoir être éliminées, la récupération de la forme-tissu apparaît comme une opération complexe. Cette complexité est de nature intrinsèque, simplement parce que l'objectif principal de l'opération est justement une recherche de complexité; de plus, elle va à contre-courant de la tradition moderne dont nous sommes imprégnés et qui est orientée vers la simplicité ou, plutôt, la simplification.

3. La question de l'intégration des fonctions et du rôle structurant de l'espace collectif

La question de la recomposition fonctionnelle de la ville peut être réduite à un seul critère fondamental: *la stratification des fonctions*.

Du point de vue des zones concernées, la stratification des fonctions implique le développement de trois thèmes. Tout d'abord, ces zones sont des *aires à destination mixte* contenant des fonctions tertiaires de petite et moyenne dimension, à fonction culturelle et commerciale plus que résidentielle.

Deuxièmement, il faut utiliser des *types mixtes de bâtiments* qui permettent la superposition de fonctions sur différents niveaux: tertiaire-résidence, commerce-résidence, commerce-tertiaire-résidence, etc. Enfin, des *types monofonctionnels de bâtiments* (et en particulier des édifices spéciaux) sont à distribuer à l'intérieur de la structure urbaine de façon à éviter la formation de zones spécialisées au plan fonctionnel.

Le critère de la stratification fonctionnelle doit être appliqué même aux *parcs* servant à structurer l'espace public; dans cette optique le parc n'est pas seulement une aire clôturée différente et étrangère à la ville, il est lieu d'intégration d'une multiplicité de fonctions urbaines. Si le tissu, avec ses caractéristiques (complexité, articulation et continuité), est la forme historique de la ville intégrée et la stratification des fonctions est son "fondement technique", le rôle joué par l'espace collectif en constitue la dominante structurelle. Ceci signifie que c'est *le projet d'espace collectif qui guide la forme*

et l'articulation de la structure urbaine. Donc, la ville se structure en priorité au travers de l'espace collectif, y compris les espaces fonctionnels (routes, parkings). Ces derniers doivent être conçus et réalisés comme des lieux urbains complexes, articulés, multi-usages et avec des fonctions stratifiées.

Et puisque non seulement les routes, les boulevards, les places et les zones piétonnes appartiennent à l'espace collectif de la ville mais aussi les parcs et les jardins, ces derniers doivent être intégrés à l'élaboration globale de la structure urbaine et même servir à la structurer.

4. Les rapports avec le contexte

C'est l'attention portée au contexte qui détermine la forme globale de la structure urbaine, donc le choix des aires à construire, le degré d'utilisation et l'utilisation faite des aires non-construites.

A ce niveau, les thèmes suivants prennent de l'importance: construction des zones de bordure, des jonctions entre aires bâties contiguës et formes et types choisis pour les parcs.

Le thème du *bord urbain* est le produit de deux données: l'existence d'un "vide urbain" - d'une aire non-bâtie au sein de la ville construite -, et d'une "limite urbaine" - ligne de démarcation vers l'intérieur ou vers l'extérieur de la ville.

Dans le premier comme dans le deuxième cas, on peut choisir de conserver les aires non-bâties parce qu'elles contiennent des ressources naturelles ou historico-archéologiques, ou parce qu'il est utile de stopper la croissance de la ville dans une direction donnée, ou parce que le vide urbain et la limite urbaine ne peuvent qu'être part intégrante de la formation et de la croissance de la ville. On se voit alors contraint d'aborder le thème de la lisière, c'est-à-dire de l'utilisation des zones dans lesquelles la ville touche à des aires non-bâties.

La lisière de la ville est un lieu urbain particulier et on doit le traiter comme tel. Il est particulier parce qu'il marque la limite de la ville, parce qu'il est le lieu privilégié des rapports avec des aires caractérisées par des ressources panoramiques, naturelles ou historiques, ou encore parce qu'il constitue une ligne à forte visibilité, un lieu où la ville se présente visuellement et devient un élément du paysage.

C'est au long de cette ligne stratégique et délicate limitant et unissant ce qui est construit et ce qui ne l'est pas que vont se placer les espaces, les parcours et les promenades, les voies d'accès. C'est aussi ici que les principaux parcours structurant l'aire édifiée vont passer; finalement, c'est là que vont s'installer les activités et les fonctions d'intérêt public requérant des espaces verts.

Le problème de la liaison entre ces zones et les aires bâties y touchant introduit le thème de la *couture*. L'un des caractères distinctifs de la ville intégrée est, en effet, sa continuité et donc l'absence, ou du moins la minimisation des articulations grossières, des aires sous-utilisées ou laissées en friche, et des limites de zones contiguës se touchant de manière anonyme et fortuite. Ce genre de situation va devoir être résolue très concrètement pour les bords de toutes les zones dans lesquelles de nouvelles interventions se sont faites.

Le thème de la couture joue donc un rôle clé sur le plan des rapports entre intervention et contexte. En plus de l'attention portée au site naturel et aux éléments historiques, c'est lui qui va déterminer le caractère spécifique et individuel de chaque inter-

vention. Mais il représente aussi une valeur de référence permettant d'évaluer la qualité même du projet et, sans doute, d'en assurer la réussite.

Ce thème peut être explicité à un niveau plus concret. 'Couture' signifie avant tout raccordement au réseau des rues et aux parcours joignant ou traversant le bord de l'aire construite existante. La manière dont les tracés existants à l'intérieur de l'aire d'intervention se prolongent vers l'extérieur détermine sa structure même. 'Couture' implique aussi que l'on signale les accès à l'aire, le passage à partir des aires voisines; les points de traversée sont l'occasion de construire des édifices ou des espaces saillants. Il s'agit donc d'identifier et de mettre en valeur toutes les parties composant la ville, avec leurs caractéristiques et leurs différences, mais toujours au sein d'une continuité et d'une cohésion devant traverser l'ensemble de la structure urbaine. Au niveau des coutures, il peut aussi s'agir de réaménager et de réorganiser les bords des zones existantes, en particulier lorsque ceux-ci donnent sur des parcs. Enfin, il faut aussi aménager la ligne de contact entre l'ancien et le nouveau et choisir les "mesures" à prendre (types de bâtiments, concentration et hauteur de la construction) dans les zones de passage de l'un à l'autre.

Un autre sujet, sur lequel il est possible de donner quelques principes généraux de projet, est celui du type de parc. Vu l'importance qui est attribuée à l'utilisation et au dessin des espaces verts dans le projet de construction de nouveaux centres, ce thème prend une importance égale à celle du dessin des aires édifiées.

La thèse défendue ici, que les espaces verts de la ville, les jardins et les parcs publics, du moins pour ce qui est des types parc-jardin et parc-urbain, sont l'une des composantes essentielles de la structure urbaine, peut bien être résumée, sur le plan conceptuel, par la métaphore de Laugier, en inversant ses termes: "le parc est comme la ville".

En termes généraux, les "bonnes règles du projet urbain" peuvent donc aussi être appliquées au projet des espaces verts: dessin unitaire, mais aussi articulation, complexité et variation à l'intérieur de celui-ci. De même que pour le dessin des aires édifiées, pour le dessin des parcs on considérera que les parcours et les aires équipées (les allées et les places dans les parcs) prennent un rôle structurant. Même dans le projet de parc prévaut l'attention portée à la construction de l'espace en utilisant, pour celle-ci, surtout les éléments "naturels" (forme du terrain et arbres), mais aussi des éléments "artificiels" (édifices isolés, petits équipements, éléments de décor). Et le principe de la superposition des fonctions ou de la polyfonctionnalité des espaces vaut également pour les fonctions compatibles ou celles qui valorisent le parc.

5. Hypothèse de recherche: vers de nouvelles règles pour la recomposition urbaine

L'idée de la ville intégrée qui résulte de nouvelles interventions greffées dans le tissu fragmenté préexistant et capables de recomposer et de restructurer des parties entières de cette ville, est présente, d'une manière plus ou moins explicite, dans nos expérimentations. A ce propos, nous pouvons confirmer notre hypothèse de l'implosion de la ville. Implosion signifie remplissage des vides, restructuration des pleins dégradés ou désaffectés, densification des espaces vides, ainsi que création de nouvelles centralités. Si la ville contemporaine s'est dilatée au point d'atteindre une dissociation et une perte d'identité, c'est avec des interventions implisives qu'une oeuvre de recomposition peut être tentée. Cette recomposition doit s'accomplir à travers la recherche d'une

nouvelle forme-tissu, inspirée de la richesse des tissus historiques mais compatible avec les exigences de la ville post-industrielle, riche en noyaux structurels et en relations formelles, ouverte aux modifications et aux pluralités d'apports créatifs.

Pour ce genre d'intervention, une grande partie des instruments de l'*urban design* n'est plus utilisable. On a besoin de nouvelles règles qu'il est possible de commencer à exposer à grands traits. Elles doivent être simples, facilement applicables, communicables, aussi générales que possible. Pour plus de commodité, nous tenterons de les exposer sous forme de dichotomies et même d'antinomies. Dans l'antinomie le premier terme représente le pôle positif vers lequel tendre, le second le pôle négatif auquel il faut se soustraire. Ne serait-ce que d'une manière un peu forcée, ce dernier évoque aussi la "vieille" règle, celle héritée de la tradition moderne.

5.1. *Addition / soustraction*

La volonté d'être le fondateur, d'intervenir sur des aires vierges, d'effacer les traces existantes, nous fait courir le risque d'ignorer certaines caractéristiques naturelles irréproductibles et de perdre des souvenirs, des traces de culture. Cette attitude doit être remplacée par une règle très simple: *toute nouvelle intervention doit se conclure par une plus-value*; elle doit toujours incorporer les traces de l'aménagement existant. La forme du terrain, les sentiers, la végétation, les ruines, les fossés, les édifices et tout ce qui constitue la morphologie de ce qui existe ne doit pas être effacé, mais métabolisé. On posera ainsi les prémisses d'une première stratification et, même s'il part de modèles généraux, le projet acquerra des spécificités locales.

5.2. *Complexité / simplification*

Toute intervention doit s'appuyer sur l'ensemble de ses éléments constitutifs, en tenant compte au maximum de la complexité et créer autant de hiérarchies structurelles que possible. Cette règle remplace une longue habitude à l'hyperconcentration des volumes, à l'hypersimplification de la typologie, à la répétitivité. La comparaison faite précédemment entre différents échantillons de tissu urbain montre clairement cette régression continue de la complexité à la simplification. Si l'on accepte l'hypothèse implausible et si les nouvelles interventions doivent tendre, là où cela est possible, vers une re-centralisation des aires périphériques et marginales, il faut parcourir le chemin inverse. Il s'agit là d'un point délicat parce qu'il ne dépend pas seulement des auteurs de projets mais aussi du type de processus (donc des opérateurs, d'un ensemble de normes, de contraintes économiques). Il demeure certain que les auteurs de projets doivent être les premiers à éliminer le blocage mental qui s'était formé dans les fondements de leur culture pendant des décennies d'accoutumance au schématisme.

5.3. *Continuité / discontinuité*

Nous avons tous, en tant qu'auteurs de projets, une forte tendance à la palingénésie, à la re-fondation, à l'annulation de ce qui était, à son refus en bloc. Ceci nous a souvent conduits à concevoir nos projets comme des interventions dans le vide, comme des corps étrangers à la ville, au nom d'une supériorité conceptuelle abstraite et d'une prétendue capacité figurative à se suffire à soi-même. *La re-qualification urbaine doit au contraire être une attitude de recherche patiente des éléments de continuité*: renouer les

parcours, travailler sur les bords, employer les espaces verts comme trame structurelle et non comme amortisseur entre l'ancien et le nouveau, exalter les points-charnières.

5.4. *Non fini / fini*

La complexité urbaine ne peut pas seulement être le fruit d'une recherche en laboratoire. Elle dérive de l'aptitude du projet urbain à s'enrichir dans le temps. A l'inverse, le point faible de l'*urban design* est justement sa faible perception de la dimension temporelle. On doit cela en partie à l'approche conceptuelle des auteurs de projets. La condition d'adaptabilité que beaucoup attribuent à leur propre projet est inhérente à la logique du "fini", c'est-à-dire qu'elle dérive de conditions connues *a priori*. Le véritable problème est celui *d'assumer la variabilité et l'enrichissement progressif comme des caractères intrinsèques au processus* et, par conséquent, au projet. C'est seulement à travers un filtrage graduel des conditions de contrainte et un affinement progressif des inputs du projet que les différentes pièces du système pourront trouver leur juste place et composer, en tant qu'ensemble, un système réel plus riche que celui qui avait été imaginé au départ par l'auteur du projet. Celui-ci devra donc concevoir son projet plus comme un ensemble de règles du jeu, d'invariantes et de variables, que comme un système fermé sur le plan formel. C'est dans ces règles, dans cette tentative de se constituer comme un super-système par rapport à l'ensemble des projets d'architecture, que l'*urban design* doit trouver sa quintessence, son *ubi consistam*, sa façon de représenter le langage de la ville.

5.5. *Morphologie / typologie*

L'un des symptômes les plus évidents de la faiblesse de l'*urban design* moderne réside dans sa tendance à aplatir le problème de la forme urbaine au plan d'une recherche typologique. De nouveaux projets partent de modules typologiques précis, mais peu d'entre eux vont au-delà des trames linéaires ou particulières qui représentent un peu plus que la somme des modules de base. Attention, le défaut n'est pas dans le projet modulaire: même Mileto, Barcelone ou Manhattan sont modulaires, mais il s'agit là d'un module d'urbanisme, pas d'un type de bâtiment qui se répèterait indéfiniment. Dans les villes historiques, la forme urbaine est sous-tendue par la typologie du bâtiment mais jamais subordonnée à elle. Les différents types de bâtiment sont intégrés entre eux et métabolisés par un système plus complexe qui acquiert un degré d'invariance beaucoup plus élevé. Le noyau générateur du projet urbain n'a pas d'importance. Rien n'empêche que l'on choisisse une matrice typologique élémentaire; l'important c'est de la dépasser, de la rendre cellule, à peine identifiable en tant que fragment d'un ordre supérieur. Une ville qui se réduit purement à une association de types de bâtiments séparés entre eux, comme cela se passe dans certains quartiers modernes, est une sous-ville. Pour un profane, il est tout à fait évident que le sens d'un morceau de ville dépend essentiellement de la qualité de l'espace public. Mais les architectes ont du mal à mettre en pratique cette simple notion, à cause de leur longue habitude à démonter le système urbain dans ses composantes élémentaires et de leur incapacité à les remonter en un "tout" cohérent. Il s'agit là, bien évidemment, d'un problème de méthode. *Le point de départ de la composition et, bien davantage, de la re-composition urbaine ne doit pas être la composante élémentaire mais une idée clairement définie de l'espace public.*

5.6. Usage / image

Quelques-uns des projets et certaines interventions, parfois remarquables du point de vue architectural, privilégient l'image forte, en proposant des macrostructures, de grands objets exotiques par rapport au contexte, une sorte "d'hypergraphique" urbain. Je crois que cette approche serait légitime si le contenu de l'intervention était absolument atypique par rapport à la ville; la Grande Arche de Paris fournit un parfait exemple de greffage de l'image sur le contenu. Bien que, dans son cas, la recherche de l'effet-image réduise l'espace interne de l'édifice à un rôle purement résiduel, c'est là un prix qu'en espèce nous sommes prêts à payer. Le cas d'un morceau de ville est différent. L'hyperconcentration, requise pour donner force à l'image, réduit fatalement la richesse potentielle du réseau de relations et des espaces extérieurs; en un certain sens, elle l'intériorise dans une structure artificielle qui, à certaines heures de la journée, sera nécessairement fermée et éteinte (voir la célèbre macrostructure du centre de Cumbernauld). L'hyperdimensionnement fait perdre de son poids et de son importance à ce que B. Secchi appelle le "projet de sol", aux arbres, aux éléments du décor, à ce qui devrait créer une liaison avec le reste de la ville. *Le danger réside dans le risque que l'on court de sacrifier la valeur d'usage à la valeur d'image*, là où la valeur d'usage résume et représente l'ensemble des exigences des utilisateurs, tandis que la valeur d'image représente une exigence purement intellectuelle des architectes.

BIBLIOGRAPHIE

PIRODDI, E. (1990), *Habiter la ville, re-qualification de sites urbains*, Thème, règlement, European 2.